

Culture en mouvement



La place du manque
dans une société de
consommation

Rose-Marie Dethier



C.D.G.A.I.

Groupe & Société
Publication pédagogique d'éducation permanente

La place du manque dans une société de consommation

Le manque : éveil d'intelligence,
chatouille du désir, chatouille de l'âme...

Rose-Marie Dethier

Collection : *Culture en mouvement* – CDGAI 2017

Coordination et conception : Marie Anne Muyshondt

Design et mise en page : Alain Muyshondt

Éditeur responsable : CDGAI asbl, Parc Scientifique du Sart Tilman, Rue Bois St-Jean, n°9, 4102 Seraing, Belgique

ISBN : 978-2-39024-111-9

Le Centre de Dynamique des Groupes et d'Analyse Institutionnelle (C.D.G.A.I.)

Le C.D.G.A.I. est une A.S.B.L. pluraliste d'Education permanente reconnue et subsidiée par la Fédération Wallonie-Bruxelles et la Région wallonne. Il a été créé en 1972, au sein du Service de Psychologie Sociale de l'Université de Liège afin de promouvoir l'action, la formation et la pédagogie par le groupe ainsi que l'analyse scientifique des processus et des techniques d'animation de groupes.

En instituant un éventail de formations accessibles à tout.e adulte intéressé.e, son fondateur, Pierre De Visscher, entendait intégrer une approche originale, de niveau universitaire, à la vie sociale.

La dénomination choisie insiste sur trois dimensions :

- *Centre* : lieu de rassemblement et d'échange, pôle d'attraction.
- *Dynamique des groupes* : discipline scientifique et mode d'activités privilégiant l'action du groupe restreint, conçu comme une totalité dynamique, un champ de forces au sein duquel se produisent des phénomènes différents des processus psychologiques individuels.
- *Analyse institutionnelle* : souci d'appliquer l'analyse psychosociale aux processus institutionnels traversant les formations sociales : groupes et mouvements sociaux, collectivités, organisations.

Outre un *programme d'activités de formation* ayant lieu dans ses locaux dont une formation longue à l'animation de groupes, le C.D.G.A.I. *répond à des demandes* d'associations et d'organisations publiques et privées afin d'y effectuer interventions, animations, formations et accompagnements, dans et par l'action sur les groupes restreints. Il publie aussi des *livrets pédagogiques* liant « Groupe et Société ». Enfin, son *Centre de Ressources* met à disposition du public livres, revues et outils pédagogiques.

La convergence entre la démarche véhiculée par l'Education permanente et celle du C.D.G.A.I. est manifeste : contribuer à la formation du citoyen critique, actif et responsable en vue de forger une société plus juste, plus démocratique et plus solidaire.

A cette fin de changement social, dans les champs d'action développés, proposer des savoirs, ouvrir à la poursuite de la réflexion (principe de non-clôture), s'abstenir de dire à autrui ce qu'il doit penser, être ou faire (principe de non-substitution) sont, parmi d'autres, autant de ferments qui portent l'association.

Les publications pédagogiques

Dans cette perspective de science-action psycho-sociale, le C.D.G.A.I. invite des acteurs et actrices de terrain à prendre la plume et à exposer, transmettre et partager leurs expériences, perceptions et connaissances des réalités sociales qui sont les leurs ouvrant ainsi des pistes de réflexions à leurs propos.

Au public lecteur, les livrets pédagogiques ainsi conçus, dévoilent des pans de réalités sociales obscurs jusque-là, ou en élargissent la perception ou encore l'affinent en vue de stimuler et mobiliser la curiosité, la réflexion, l'esprit critique et l'action.

Chacune de nos quatre collections – *Travail en action*, *Culture en mouvement*, *Mobilisations sociales*, *Méthodologie* – en présentant des échanges de regards et de savoirs, a pour finalité de contribuer à poser les jalons d'une société plus humaine et plus reliante que celle qui domine actuellement.

La collection *Travail en action*

Champ hautement investi aussi bien au niveau sociétal qu'institutionnel, organisationnel, groupal et individuel, le travail, ou notre absence de travail, s'impose dans l'environnement comme une manière de nous définir, de structurer nos vies, notre temps, nos espaces.

Il peut être source d'emprisonnement mental et physique ou terrain propice à l'épanouissement et à l'émancipation.

Ces publications proposent une analyse critique du travail notamment sous le prisme de la souffrance qui peut en résulter. Tout en dénonçant des mécanismes structurels qui produisent cet état, elles convoquent également des grilles de lecture reposant sur l'expérience vécue ou perçue et enrichie de leurs connaissances, par des acteurs et actrices des secteurs sociaux, de la santé et de l'économie sociale, dans l'intention d'initier ou de renforcer des issues et des pistes possibles.

La collection *Culture en mouvement*

Coiffant ce monde inégalitaire et modélisé par des standards de production et de consommation de masse, émergent des initiatives individuelles, groupales ou collectives comme en témoignent les livrets de cette collection.

Identité et récit, narration, rencontres multiculturelles, problématique de la création culturelle, atelier d'écriture, identité en création, dimension politique de la musique, sentiment d'appartenance, slam, radios associatives, partenariats, graffiti et *Street Art*, Arts urbains, langues maternelles, ... sont autant de thèmes portés par des intervenants où affluent souvent,

en filigrane du texte, l'implication, l'investissement voire la passion qui les habitent.

Ces thèmes se révèlent comme étant autant d'exceptions qui bousculent et tentent de faire basculer les offres dictées par les lois du marché.

La collection *Mobilisations sociales*

Débusquer manipulations, assujettissements, aliénations, discriminations, déterminations, pressions sociales possibles : tel est notamment le propos des thèmes abordés par cette collection ; s'y côtoient des illustrations éclairantes de modes de fonctionnement qui semblent tellement évidents, aller de soi, que leur portée, leur effet, leur impact en deviennent invisibles à nos yeux.

Les regards avisés et critiques posés par les auteurs.es que ce soit relativement à l'emprise, l'engagement, le genre, le complot, la propagande, l'exclusion,... cherchent à déconstruire des schémas que nous avons tendance à véhiculer, bien malgré nous. Ils nous ouvrent à plus de clairvoyance, de lucidité, affûtent nos capacités de perception et d'analyse critique et revigorent notre élan dans l'action.

La collection *Méthodologie*

Les publications de cette collection abordent prioritairement les pratiques professionnelles d'animateurs et de formateurs de l'Education permanente.

En exposant leur approche et en précisant leurs avantages et leurs limites, les auteurs.es nous livrent là soit leur propre recherche exploratoire et créative et l'outil qui en jaillit, soit la synthèse de méthodes héritées dont ils usent, soit la découverte ou la redécouverte de principes et méthodes d'action innovantes sur lesquelles se fondent les mouvements alternatifs actuels.

Ce panel élargit notre connaissance et notre compréhension critique des pratiques ; il nous incite et nous convie à aller de l'avant !

Table des matières

La tradition du nouveau	1
1. Le règne de MIDAS	3
2. Du “manque à être” au “savoir-être”. Entre manque, besoin et désir	9
3. La place du manque	19
Conclusions	29
Bibliographie	32
Notes	33



MIDAS' DAUGHTER TURNED TO GOLD

La tradition du nouveau

Aucune question ne s'épuise jamais.

Choisir un titre n'est pas un acte anodin. Le titre se fait reflet, porte-drapeau. Le titre est un signe. Il détermine un contour, il fige mais il doit aussi ouvrir. Le titre se fait lieu d'interpellation. Il parle du texte. Il doit aussi continuer à faire parler.

Si le titre traduit le texte, alors il est en dette. Pour Jacques Derrida, il y a une **dette** dans toute **traduction**. C'est la dette du fils face au père. Le fils ne doit pas reproduire fidèlement la parole du père. Il doit reprendre le sens de cette parole et ajouter du nouveau. Ainsi, la traduction n'a pas pour but de reproduire fidèlement la parole reçue. La traduction doit reprendre l'essence de ce qui est dit. Elle doit continuer à faire penser. L'original se donne en se modifiant. Ce don n'est pas objet donné. Il vit et survit en mutation.

Face à vous, mes lecteurs, mon titre est en dette. Il doit traduire mais aussi continuer à interpeller. Ce n'est donc pas par hasard si mon premier choix de titre a été un choix poétique. Le choix poétique reste énigmatique. Il demande cependant d'être précisé.

Pour définir les contours de notre propos, je ne vous proposerai donc pas un titre mais deux titres. Il sera question de la place du manque dans une société de consommation. Mais encore plus poétiquement du manque comme éveil d'intelligence, comme chatouille du désir, chatouille de l'âme.

Parler du manque, c'est parler de ce qui échappe toujours. La place fige, la chatouille ouvre. La métaphore est plus ouverte que le mot. Pour Levinas, le visage de l'autre a toujours la signification de l'interrogatif. Picasso ou Dali le traduisent très bien dans leurs œuvres respectives. Regardez la Galatée sphérique, regardez ce visage de Gala peint par Dali, même ressemblant, il restera toujours un mystère sur le visage humain.

Je vous emmène dans le monde des idées. Ensemble, nous allons semer, articuler, donner à penser. Mon objectif sera de donner naissance à vos questions en laissant toujours place au mystère lié à toutes pensées pensantes.

Je vous propose une valse en trois temps.

- Entre besoins et désirs, nous nous interrogerons sur les caractéristiques de notre société de consommation. Nous revisiterons les travaux d'Erich Fromm sur la qualité d'avoir et sur la qualité d'être.
- Il sera ensuite question de la place du manque. Nous mettrons nos pieds dans les traces laissées par la mythologie et l'étymologie pour approcher la pensée psychanalytique, la philosophie grecque mais aussi la tradition orientale. Je vous emmènerai à la découverte de la pensée chinoise et de ses modalités différentes de penser. Il sera question de décloisonnement du sens, d'articulation des contraires, de souffle vital mais aussi d'une manière étonnante de penser le temps...
- Nous verrons ensuite comment élargir nos choix, comment réhabiliter le manque, facteur de construction psychique, pour lui faire place dans notre tradition. Nous verrons comment l'homme post-moderne, partie prenante d'une société de consommation, peut nourrir le vivant en lui, comment il peut faire place à un assentiment à la vie. Nous verrons comment « l'espace transitionnel » de Winnicott peut transformer l'objet en objet pour donner naissance à l'objet.

Création, re-création, récréation...

1. Le règne de MIDAS

Au VIII^e siècle avant notre ère, Midas est Roi de Phrygie, pays de l'Asie Mineure.

Midas a une passion dévorante pour l'or. Son but, posséder toujours plus.

Aussi quand les Dieux décident de le remercier pour un service rendu, Midas demande sans hésiter le pouvoir de transformer tout ce qu'il touche en or. Ainsi fut fait.

Avec frénésie, Midas vérifia son nouveau pouvoir. Dionysos avait tenu parole. Les arbres, les feuilles, les pierres, les animaux, la terre... Tout se transformait en or. Paroxysme du bonheur, sa richesse était sans limite.

Rempli d'aise, Midas voulu se désaltérer mais le vin se transforma en or,

tout comme l'ensemble des mets succulents qui lui étaient proposés.

Avec effroi, Midas comprit qu'il était voué à une mort prochaine. Regrettant son souhait, il implora Dionysos de lui ôter ce don.

La délivrance fut accordée.

Midas devait simplement se laver dans les eaux du fleuve Pactole. Depuis, les eaux de Pactole sont porteuses d'or...

On pensait le temps de Midas révolu.

Pourtant, beaucoup plus près de nous, une société de l'abondance a vu le jour. Elle a donné naissance à des millions de Midas contemporains.

Dans cette civilisation, tout s'achète, tout se vend, tout peut faire l'objet d'un commerce. Avant d'être des citoyens, les habitants sont devenus des consommateurs quels que soient leur âge, leur sexe, leur catégorie sociale.

Ces humains de la post-modernité que l'on appelle aussi Homo Consumens, vivent immergés dans le monde de la consommation. Ils sont, sans distance, englués dans une représentation entretenue depuis l'enfance.

Ils ont grandi avec les images de la profusion de nourriture, de biens, d'objets de toutes sortes.

*Depuis tout petit, on leur a dit que **tout est facile**. Ils peuvent acheter tout de suite tout ce qu'ils veulent sans limite et payer plus tard.*

*Aux humains de la post-modernité, on a dit et répété qu'il s'agit pour eux, en toutes choses, de **profiter au maximum**.*

Les consommateurs profitent des soldes, ils profitent des remises autorisées par leurs cartes de crédit, ils profitent des prix en baisse, ils profitent des vacances, ils profitent des loisirs, des cours de la bourse...

*La consommation est pour eux le **modèle du plaisir**. Le bonheur est devenu un devoir, l'euphorie doit être perpétuelle.*

Plaisir d'acheter pour se faire plaisir, auto-gratification continue, plaisir de se montrer avec l'attrait de la nouveauté même si le nouveau est du nouveau déjà vu.

En consommant sans retenue, ils vivent la tête dans les nuages, le sourire béat aux lèvres, sans jamais, au grand jamais, se poser de questions.

Chez Homo Consumens, Descartes est devenu obsolète. Le « Je pense donc je suis » est devenu « Je dépense donc je suis ».

Le possesseur possédé

Revenons un instant à ce cher Midas.

Midas veut changer en or tout ce qu'il touche. Tel est son désir. Dans notre société aussi, nous désirons posséder. Ce que nous apprend Midas, c'est que la démesure du désir devient un feu dévorant. Tout aliment, toute boisson que touche Midas se transforment en or. Il se meurt donc de soif et de faim. Voilà l'effet pervers. La possession devait lui apporter la jouissance. Sauf délivrance, elle lui apportera la mort. L'avoir transforme ainsi le possesseur en possédé.

Midas, tout comme Erich Fromm, nous rappellent qu'il existe un mode AVOIR et un mode ÊTRE d'existence.

Nos sociétés occidentales ont fait triompher le mode AVOIR qui a donné naissance à la propriété privée. Dans le mode AVOIR, ma relation au monde est à la base de la possession et de la propriété, de sorte que je veux faire de tout et de tous MA propriété.

Une des manifestations de l'AVOIR est l'appropriation et l'incorporation.

J'AI se caractérise alors par une relation entre un JE et un OBJET. Cette relation tend à établir une permanence entre le sujet et l'objet. Cependant, l'objet n'est pas permanent. Il peut être perdu, détruit, privé de sa valeur. En conséquence, les identités fondées sur l'avoir seront toujours fragiles car la possible perte de l'objet est source d'angoisse.

Nous évoluons, à l'instar de Midas, dans une confusion en partie alimentée par la société de consommation où je suis ce que j'ai, ce que je consomme, ce que je possède. Je suis moi parce que j'ai l'objet. Mes relations aux autres, au monde, sont vécues dans le genre possessif. La vie elle-même devient une possession. Ainsi, une conversation peut être un échange (modalité 'être') mais aussi une lutte pour avoir raison (modalité 'avoir'). Une lecture peut nourrir l'esprit (modalité 'être'), mais aussi servir de parade d'érudition (modalité 'avoir') ; l'amour lui-même peut être don (modalité 'être'), mais aussi possession (modalité 'avoir').

On le mesure, la quête de l'avoir ne peut se substituer à la quête de l'être.

Le mode 'être' d'existence est celui qui caractérise la joie poétique, l'acte créateur, le désir de comprendre, le progrès vers son être propre, l'accueil de l'autre, la compassion, ...

Ce rapport 'être' à l'existence suppose, nous le développerons, la confrontation et l'intégration du manque.

Les ailes du désir

Être léger comme l'éther, savoir se détacher

Poursuivons notre analyse.

Dionysos conseille à Midas d'aller se laver dans la source du fleuve Pactole.

Se laver, se purifier, se dépouiller. Ne s'agit-il pas de sortir du mode 'avoir', de sortir de l'emprise pour entrer dans le mode 'être' ? Midas se lave dans le fleuve Pactole. Celui-ci contient désormais les paillettes d'or qui seront objet du désir de tant d'humains.

« Le sage, disait Sénèque, accueille ses richesses dans sa maison mais non dans son âme ».

Il n'appartient pas à ses richesses, il n'est pas soumis à leur pesanteur. Il n'est pas comme Midas, dominé par l'or. Il est léger comme l'éther, il est détaché. Il possède comme ne possédant pas.

Cette légèreté lui ouvre un autre niveau d'existence. Ce que dit le sage, c'est qu'il importe de s'engager totalement dans l'action tout en sachant se dégager du fruit de l'action.

L'arbre met toute son énergie à produire les meilleurs fruits. Il s'en détache avec aisance quand ils sont mûrs. Il les offre, il les donne. Détachement exemplaire, magnifique symbole du mode 'être' d'existence.

La place de l'autre

À chaque chose son être propre

Invitation à respecter l'être propre de chaque chose

Midas croyait que sa jouissance serait sans limite. Chaque chose, chaque être réclament d'être reconnus pour ce qu'ils sont. L'autre souhaite être respecté comme Autre¹, écouté dans son chant particulier, saisi dans sa mélodie secrète et non pas réduit à ce que l'on voudrait qu'il soit. La jouissance suppose dès lors une capacité de confrontation à l'altérité. La jouissance

suppose une capacité à sortir de la violence de l'emprise pour se laisser surprendre. Parce que l'Autre n'est pas toujours là où on l'attend, il est souvent à côté, ailleurs, autrement. L'Autre nous invite ainsi à faire l'expérience du saisissement, à nous ouvrir à la surprise, à l'étonnement.

Toute l'économie de la civilisation industrielle est liée à l'accroissement des besoins. Dans une société d'abondance, il ne s'agit plus tant de produire des biens et des services, il s'agit de les écouler. Il faut créer des besoins nouveaux de plus en plus insatiables et impérieux. Il faut que la consommation vienne à bout de la production. Alors, on apprend aussi les besoins de gaspillage et d'instabilité pour que les biens puissent circuler.

Avec un lent, un pieux endoctrinement, le système nous anesthésie parce qu'il se fonde sur l'aspiration qui est vécue par chacun comme l'accession à la réussite sociale et à une dignité fondée sur le mérite.

Malgré ses avoirs, *Homo Consumens* va mal. Il est devenu un humain vide de l'intérieur. Il n'est estimé et ne s'estime que par ses possessions. Il passe de moins en moins de temps dans la production d'un travail, de plus en plus dans la production et l'innovation de pseudo-besoins. *Homo Consumens* doit veiller à mobiliser constamment ses virtualités et ses capacités *consummatives*. S'il l'oublie, on lui rappellera qu'il n'a pas le droit de ne pas être heureux. On lui rappellera que le bonheur, c'est d'avoir.

Alors, *Homo Consumens* fait plus de la même chose. Il zappe. Il passe d'une chose à l'autre sans raison pour évoluer dans un monde perpétuellement provisoire, sans autre perspective que cet engrenage qui dilue le sens.

Fort heureusement, à l'instar de Midas, il arrive qu'en se perdant, *Homo Consumens* se trouve. Il s'ouvre alors à un autre mode de relation aux autres, au monde. Il entre dans le mode 'être'. *L'emprise fait place à la caresse* au sens de Levinas, au saisissement, à la surprise, à la capacité de s'étonner.

2. Du “manque à être” au “savoir-être”. Entre manque, besoin et désir

La voie et le manque.

Approche philosophique du désir

En tant que professionnels de la santé, nous connaissons la puissance de révélation de certaines techniques comme le génogramme.

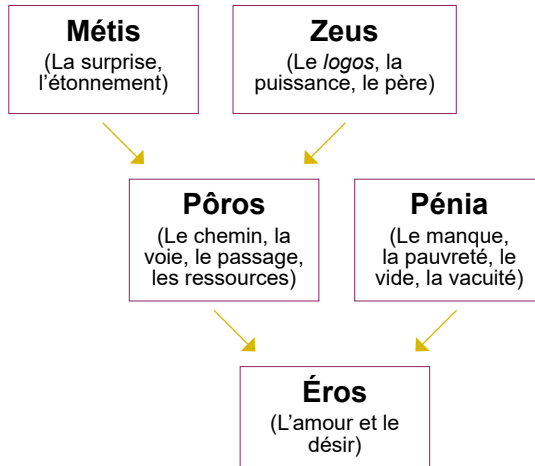
Nous connaissons l'importance de la transmission, de la filiation, de l'héritage.

Pour éclairer les concepts de besoin, de désir et de manque, je vous emmène dans les arcanes de la généalogie d'Éros – symbole de l'amour et du désir.

En Grèce, les mots ont souvent une origine véhiculée par un mythe, divinisée par un Dieu. Notre itinéraire nous permettra de découvrir en filigrane le passage de l'avoir à l'être.

Dans Le banquet, Platon relate le mythe de la naissance d'Éros : Lors d'un banquet des dieux organisé sous le haut patronage d'Aphrodite, Pôros – Dieu du chemin et de la richesse se retire. Enivré de nectar, il s'effondre dans l'herbe.

Une mendicante, Pénia, tire parti de l'occasion. Elle veut un enfant de lui. Elle se couche près de Pôros pour concevoir Éros.



Cette filiation nous montre qu'Éros – symbole de l'Amour et du Désir – est fils de Pôros, le chemin, et de Pénia – symbole du manque, de la vacuité, de la disponibilité, de l'accueil. Pôros est, quant à lui, fils de Zeus et de Métis.

Ainsi, nos certitudes, nos savoirs doivent être fécondés par la Métis – déesse de la surprise, de l'étonnement, de la question, pour faire naître le chemin. Sur ce chemin, c'est dans la confrontation au manque que va naître le désir.

Le mythe de la naissance d'Éros nous révèle que le désir participe à la fois de la plénitude et du manque. Il porte en lui, à la fois l'abondance de la vie et le manque. Le désir est ainsi contradictoire. Éros n'est pas un dieu. Il n'est pas Pôros. Pôros, dieu de la richesse est, comme tous les dieux, parfait. Étant la plénitude, il n'a pas à désirer. Si Éros tient de son père, ce n'est pas parce qu'il en possède la plénitude, c'est parce qu'il est une aspiration, un élan vers la plénitude. Le désir est ainsi par nature idéaliste. Il veut le meilleur, le parfait. Mais tendre vers la plénitude ne veut pas dire posséder la plénitude. C'est là toute la différence entre Éros et Pôros.

Par ailleurs, Éros n'a pas été conçu à l'initiative de Pôros. La plénitude est au-delà du désir. Elle ne pourrait faire naître un désir puisqu'elle est l'état où tout désir est comblé. C'est de

Pénia qu'est venue l'initiative. Autre dimension importante : c'est sous le patronage d'Aphrodite que le banquet a lieu. Le désir est compagnon d'Aphrodite. Aphrodite est belle. Le désir cherche secrètement la beauté, la perfection, la plénitude.

C'est à Platon que l'on doit cette conception du désir à travers le manque. Pour lui, le désir désire toujours ce qui lui manque, ce qu'il n'a pas. Le désir est donc nécessairement incomplétude et insatisfaction. Le désir est la souffrance d'une quête ardente. Le désir désire ne plus désirer. Il aspire à ce qui le supprimerait, le désir désire sa propre mort.

Mais Platon a-t-il raison de penser que tout désir désire ne plus désirer ? Pour d'autres, ce qu'espère le sujet désirant, ce n'est pas de ne plus désirer, c'est de désirer toujours et de ne jamais en finir de sa satisfaction. Au fond, ce que cherche le désir n'est jamais un objet mais toujours et uniquement une **intensité**. La quête en est seulement l'occasion.

Pour ceux-ci, le bonheur n'est donc pas de ne plus désirer mais de commencer à satisfaire un désir que l'on imagine pouvoir durer toujours. À cette satisfaction concourent l'imagination et le fantasme qui augmentent l'attrait de l'objet et qui, en anticipant sa possession, anticipent la jouissance elle-même.

Cette conception est celle de Spinoza. Il reconnaît la pleine positivité du désir et nous rappelle que « le désir est l'essence de l'homme ».

Nous ne désirons pas une chose parce qu'elle est bonne ; c'est parce que nous la jugeons bonne que nous la désirons. Le bon ou le mauvais n'est pas dans l'objet mais dans l'analyse de l'humain.

L'humain jugera bonnes les choses qui augmentent sa puissance d'exister, mauvaises celles qui la diminuent.

Savoir (Zeus), non-savoir (Métis), chemin (Pôros), manque (Pénia). Le désir est littéralement bouleversant. Il tend à outrepasser ses limites. Différentes conceptions philosophiques existent.

Pour Platon : désir = manque = attractivité de l'objet = souffrance.

Pour Spinoza : désir = activité créatrice du sujet. Le désir est l'essence de l'humain. Il renvoie à la joie d'exister. Il tend à augmenter notre puissance d'agir et de jouir. Le désir est à comprendre dans sa positivité tout en sachant que la valeur n'est pas à rechercher dans l'objet mais dans le sujet désirant.

Je crée le désir et le désir me crée.

L'obscur objet du désir

Le désir chez *Homo Consumens*

Homo Consumens connaît le désir. Ses désirs s'enflamment face à une multitude d'objets. Il vit dans une projection permanente. Il a conscience de ses désirs mais seulement parce qu'il est jeté à la poursuite de leur satisfaction. Homo Consumens ressent la traction du désir. Il ressent l'inquiétude qu'il provoque. Il souffre de frustrations et il voudrait être toujours là où ses désirs sont satisfaits. Dans cette quête perpétuelle, Homo Consumens vit dans l'insatisfaction permanente de ce que le présent est capable de lui offrir.

Dès lors, se pose la question de l'objet de nos désirs. En avons-nous seulement conscience? Être jeté dans ses désirs ne veut pas dire savoir ce que nous désirons. Ainsi en est-il de l'adolescent qui désire une belle moto. Sait-il ce qu'il désire? Il désire la moto, bien sûr, mais surtout un gain de fierté, d'assurance devant les copains, peut-être un sentiment de force, de puissance, de

virilité... Si c'est le cas, cela veut dire qu'il désire une chose pour une autre.

Il y a donc de l'intérêt à s'interroger sur ce que nous cherchons à travers nos désirs parce que posséder l'objet ne comblera jamais complètement notre manque à être.

À ma question, l'adolescent répondra très souvent qu'il sait ce qu'il désire. Il **désire** ce dont il a **besoin**. J'ai oublié de vous préciser qu'*Homo Consumens* est devenu expert dans l'art de confondre l'objet du désir et le besoin, même si ces deux notions sont bien distinctes.

Pour ne pas tomber dans cet écueil, quelques clarifications s'imposent.

Le **besoin** est généralement entendu comme ce qui est nécessaire à la conservation de l'être vivant. Ainsi, les animaux, les végétaux ont des besoins. L'humain a aussi des besoins. Le besoin caractérise la conscience vitale. Il est par définition **organique** ou **biologique**. Le besoin est donc inséparable de la tendance naturelle à la conservation de soi qui régit tout être vivant. Le maintien de la structure du vivant suppose un échange constant avec le milieu. Cela signifie qu'il y a de nouveaux besoins liés à notre environnement, notamment certains besoins matériels.

Le besoin se manifeste aussi de façon périodique. Il implique la structure de **l'habitude**. Ainsi en est-il du fumeur. Il n'a pas seulement le désir de fumer, il a aussi inscrit dans son corps un besoin de fumer. Souvent à son insu, il a créé un besoin artificiel qui est ressenti comme tous ses autres besoins.

Il en va de même pour le besoin d'acheter, de marcher, d'aller au cinéma... Tous ces comportements indiquent la répétition d'une habitude qui engendre un besoin régulier qu'il convient de satisfaire.

Très curieusement, le désir est souvent entendu comme la dimension de ce qui est superflu. Il est alors opposé au nécessaire, qui est la dimension du besoin. Hegel nous permet de dépasser cette apparente contradiction.

En effet, si j'ai besoin de me nourrir, je peux croquer une pomme. Cependant, en tant qu'être humain, je ne vais pas me contenter de la seule satisfaction de mes besoins. J'ai besoin de manger, mais je désire tels mets raffinés plutôt qu'un simple morceau de

pain. Il en va de même pour mon logement. J'ai besoin de me loger, mais je vais préférer telle habitation à telle autre...

La différence entre le désir et le besoin, nous dit Hegel, c'est que « le moi ne désire pas tout seul, le moi désire par rapport à un autre moi. »

Le désir apparaît ainsi avec la conscience de l'autre. Tel objet est désirable parce qu'il contribue au sentiment de ma valeur, de mon importance devant l'autre. Il y a dans le désir le plus simple, une dimension qui est celle du désir de reconnaissance propre à l'ego. Le moi doute tellement de sa propre valeur qu'il veut se voir confirmé par autrui. Par ses désirs, le moi s'affirme.

L'objet du désir prend ainsi son sens dans la relation.

Quand le moi perçoit comme nécessaire la satisfaction d'un désir, ce n'est pas du tout dans un sens biologique mais dans un sens purement mental. Quand je dis que j'ai besoin de cet objet, ce qui compte ce n'est pas l'objet, c'est moi – sujet. Quand je dis que j'ai besoin de cet objet, je dis que cet objet peut m'aider à être davantage reconnue, à être davantage moi-même.

Ce qui est en cause dans le besoin est de l'ordre de l'intégrité du vivant, de la vie biologique. Ce qui est en cause dans le désir est de l'ordre de la conscience mentale. L'être humain dispose d'une liberté de choix, il dispose d'un libre-arbitre par rapport aux autres êtres vivants. Il n'est pas esclave de ses besoins, il peut les contrôler, les refuser, les accepter. C'est un privilège de l'humain que de pouvoir désirer. L'animal, enfermé dans sa finitude, sans conscience de sa finitude ne peut désirer. Comme nous le rappelle Spinoza, « le désir est l'essence de l'homme ». La vraie marque distinctive d'un désir est toujours sa dimension mentale. Le désir implique la relation intersubjective du moi avec un autre moi.

Les ailes du désir

Approche psychanalytique du désir

*« Le désir est la métonymie du manque à être. »
(Lacan)*

C'est en acceptant le manque que l'on devient entier. Être entier, c'est être entier malgré le manque.

Dans le désir, comme dans tous les désirs, il y a fantasme. Il y a des fantasmes qui nous retiennent prisonnier des premiers moments de notre vie, des fantasmes qui tendent à rétablir nos premières satisfactions. Dans le désir, il y a nostalgie des origines. Il y a aspiration à retrouver le paradis perdu. Il y a un désir de mère, c'est-à-dire, cette quête d'une extraordinaire complaisance envers l'image que l'on se fait de soi (c'est le petit «autre» de Lacan)².

Il y a piège car le désir appelle à retrouver l'utérus. À s'y engouffrer, à s'y dissoudre tout en instrumentalisant sans scrupule l'Autre, le partenaire, le monde. Il y a piège car l'Autre ne comblera jamais notre manque. C'est le piège de l'emprise, le piège de l'avoir, le piège du *zapping*.

C'est dans le manque à être que naît le désir. C'est face au manque de la mère que l'enfant va se percevoir comme différent, comme désirant.

Il y a aussi remède. C'est en retrouvant de manière fugace le goût du paradis perdu que l'on peut en faire le deuil. Aussi douloureux que cela soit, il faut traverser cette dimension maternelle du monde. C'est en acceptant le manque que l'on devient entier. C'est en acceptant l'autre comme Autre qu'il y a rencontre, c'est en acceptant que l'Autre ne comble jamais notre manque que l'on se construit, parce que la place de l'Autre n'est pas la place du manque.

Le Manque du manque

« À Pâques, les enfants qui ne regardent pas Canal + s'ennuient. »

(Campagne de promotion des produits Canal +, avril 2004)

« L'éducation c'est le sacrifice de la pulsion. »
(Freud)

Notre société de consommation a fait de l'enfant un enfant devant être heureux à tout prix. L'idéologie du bonheur est véhiculée par des pilules du bonheur qui viendraient en quelque sorte combler des manques qui ne peuvent plus, ou qui n'osent plus, se dire.

Pourtant, éduquer n'est pas seulement répondre aux seuls besoins de l'enfant. C'est surtout lui permettre une issue de ses pulsions par la médiation de la demande. L'enfant heureux ne peut être l'enfant comblé par notre société de consommation. Être repu n'est pas signe de béatitude et de jouissance. Lacan nous rappelle que la castration n'est pas ce qui empêche le désir mais ce qui permet de le soutenir. Au nom du bonheur de nos enfants, trop souvent, nous craignons leurs frustrations, nous ne sommes plus capables d'attendre leurs demandes. En anticipant leur demande, nous ne leur laissons aucun espace de manque pour l'énoncer.

Ainsi, les enfants-roi envahissent nos cabinets de consultation. Ils n'ont pas de plainte, ils ne se questionnent sur rien, ils n'ont pas de projet personnel. Leur intérêt porte seulement sur les jeux vidéo et autres choses matérielles.

Prendre la parole, c'est pouvoir exprimer son manque et sa subjectivité. Que peut-on dire à un enfant à qui on n'autorise aucun manque, que dire à un enfant dont tous les besoins sont satisfaits ?

La publicité de Canal + est violente parce qu'il y a de la compétence à pouvoir s'ennuyer. L'ennui sera vecteur de désirs, de mises en acte. C'est en traversant le manque que l'on devient entier. C'est en traversant l'ennui que l'on apprend à habiter sa vie.

Il y a bien longtemps que la publicité ne vante plus la satisfaction des besoins. Elle vise la satisfaction des désirs. Un désir n'existe que sous une forme psychique dans la projection d'un fantasme. Par rapport au désir, les objets ne sont que des images, les symboles d'une satisfaction qui va bien au-delà de leur possession. Les objets du désir deviennent ainsi les signes d'une aspiration qui a pris la forme d'une valeur que la publicité va exposer, illustrer, faire miroiter. L'extrême habileté de la publicité consiste à récupérer socialement les aspirations humaines pour les apposer au monde des objets consommables.

Suivons Baudrillard dans *La Société de consommation, ses mythes, ses structures*. «La machine à laver sert comme ustensile et joue comme élément de confort, de prestige... La valeur, c'est le confort, le prestige. L'ustensile c'est une machine qui sert à laver le linge. La beauté, la séduction, la plénitude, le bonheur, l'assurance de sécurité... sont des valeurs.»

Ce qui caractérise le monde de la consommation, c'est ce débordement du besoin par le désir. Cette invasion fait des objets des signes de reconnaissance, de faire-valoir.

Nous désirons rarement ce dont nous avons besoin. Ce que nous désirons est plutôt dans ce que nous nous représentons comme indispensable pour avoir une valeur aux yeux d'autrui.

La vérité sur la consommation est qu'elle répond non à une **fonction de jouissance** mais à une **fonction de production**.

Le système alimente des pseudo-besoins. Poussé à l'extrême, il transforme l'humain en spectateur. Il fait de lui un consommateur enfermé dans sa logique de consommation, de *zapping* avec sa sélection et son rejet d'objets et d'images.



3. La place du manque

Métis – chatouille de l'âme

« *Au fondement de tout apprentissage se trouve le vide.* »
(Winnicott)

Au moment de la naissance de l'enfant, la maman tisse avec son bébé une relation d'emprise. Elle ressent le corps de son bébé comme son propre corps. Elle ressent les besoins de son bébé comme ses propres besoins. Elle est lui, lui est elle. Pas de manque, pas de demande, pas de différence.

Cette période est celle que Winnicott a appelé « **préoccupation maternelle primaire** ». Dans cette relation d'emprise, la mère est possédée par les besoins de son bébé. Elle y répond par anticipation. Elle comble ses besoins avant même qu'il n'ait pu faire l'expérience d'un manque. Pendant cette période, la mère accepte d'être aliénée³ par son bébé. Elle s'abandonne à cette possession.

Peu à peu, la maman acceptera l'idée de ne pas être en situation de toujours combler son bébé ; elle acceptera l'idée de lui faire défaut du moins temporairement. Ce changement d'attitude survient en général vers deux ou trois mois. La maman imposera alors à son bébé de petites frustrations en lui demandant d'attendre (« parce que le bain est trop chaud »)... Le bébé doit attendre et à travers cette attente, il prend peu à peu conscience que son désir rencontre celui d'un autre.

Un premier tiers s'impose dans la dyade mère-enfant : *la temporalité, et avec elle, la contrainte de la réalité*. Parallèlement, en imposant ces petites frustrations, la mère se dégage de la relation d'emprise. Elle devient « **une mère suffisamment bonne** » au sens Winnicottien du terme, c'est-à-dire, une mère qui s'adapte aux besoins de son enfant.

Ainsi, la mère, à travers la première phase d'omnipotence, donne la possibilité à son bébé de se construire un royaume d'illusions. Elle doit aussi progressivement le désillusionner et lui apprendre

à supporter les frustrations qui lui permettront de différencier la réalité de l'illusion première.

Cet apprentissage du réel et de la tolérance à la frustration est facilité par les jeux de surprise et de tromperie. Ils tiennent une place essentielle dans l'organisation de la psyché humaine.

Avec la chatouille, le bébé **se fait avoir** par sa maman. Il est saisi, surpris. Sa maman n'est pas là où il l'attend. Elle est là, mais juste à côté.

En n'étant pas exactement là où l'enfant l'attend, la mère permet à l'enfant de tolérer l'écart entre ce qui est attendu et ce qui advient. Cet écart, c'est la **place de l'Autre**, c'est le réel. La répétition de ces jeux interactifs – jeux de surprises, de coucou... où alternent surprises, tromperies suivies de retrouvailles et de rires – va permettre au bébé d'investir positivement l'écart. L'écart, source de tant d'angoisses, pourra progressivement être investi de plaisir.

L'espace transitionnel

Dialectique de la présence-absence

*« La vérité des choses est en réalité ce qui me construit. »
(Ponge)*

*« Quand la surprise surgit entre deux personnes, c'est qu'il y a
un espace potentiel entre elles. »
(Marcelli)*

Petit à petit, le bébé apprend à différencier le moi et le non-moi. Le dedans et le dehors, le subjectif et l'objectif, l'imaginaire et le réel... Pour ce faire, il va recourir à un espace de médiation lieu de la symbolique, de la subjectivité.

Cet espace est « **l'espace transitionnel** » de Winnicott. L'espace de l'entre-deux renvoie à la dimension d'une absence, d'un vide reconnu comme nécessaire à la naissance du sujet. L'aire transitionnelle est donc cette aire intermédiaire d'expériences, cet espace qui dans le développement de l'enfant permettra

d'appivoiser l'angoisse liée à l'altérité. Cette aire intermédiaire est un terrain de jeux aux frontières mouvantes où peut se tricoter, à partir d'un bout de ficelle ou d'une peluche (un « objet transitionnel »), quelque chose entre moi et le non-moi, entre l'enfant et sa mère, entre le sujet et le langage.

Du point de vue de la construction identitaire, nous sommes toujours dans l'adolescence.

Il y a toujours du cartilage qui n'a jamais fini sa croissance parce que, comme nous le rappelle Héraclite, « L'être n'existe qu'en tant que devenir ».

Ainsi, l'humain évolue dans trois registres inter-reliés : l'imaginaire, le symbolique et le réel. L'aire transitionnelle établit un pont entre l'imaginaire et le réel. Elle donne naissance à la symbolique, à notre subjectivité. Cet espace de médiation est l'espace de la parole, de la demande. Nous avons souligné *le manque du manque* dans la culture de l'avoir. Nous avons souligné la violence liée aux relations d'emprise. S'ouvrir au mode 'être' d'existence suppose de cultiver des espaces transitionnels comme autant d'espaces de résonance entre soi, les autres et le monde.

S'ouvrir au mode 'être' d'existence suppose la capacité à se laisser interpeller, séduire. S'ouvrir au mode 'être' d'existence suppose la capacité de laisser entrer l'Autre en soi, de se laisser pénétrer par Métis. La surprise nous touche. Elle affecte le sujet, elle le déconcerte, elle le prend à l'improviste. C'est à ce moment, dans le vacillement de la relation que l'activité subjectivante peut advenir. Vouloir tuer Métis, c'est entrer dans l'emprise avec son cortège de possessivité, de négation de l'autre en tant qu'Autre. À nous de trouver, d'accueillir, de pouvoir reconnaître l'absent.

De l'objet à l'objeu

« La poésie est l'art d'assembler les mots de façon à mordre dans le fond obscur des choses et de s'en nourrir. »

(Ponge)

« Notre âme est transitive. Il lui faut un objet qui l'affecte, comme son complément d'objet direct, aussitôt. »

(Ponge)

Francis Ponge est poète. Il est traducteur d'objets. Pour lui, chaque objet contient un monde. Il tente à travers son œuvre de rendre les accents particuliers à l'huître, à la chèvre. Il donne des intonations à la mer, à la pluie, à la grenouille. Il cultive l'art du peintre, le savoir-faire du ciseleur, la joie de l'encrier. Il situe sa création poétique **entre les mots et les choses**. Il habite l'espace transitionnel. Il tente d'abolir la distinction entre le mot et la chose qu'il désigne.

Pour lui, les lettres font des histoires, la végétation est une écriture, le pain un paysage, l'huître un univers. L'œuvre de Francis Ponge est celle d'un entre-deux.

Sa technique :

Prendre un point de vue, se focaliser sur une idée, sur un lieu, sur une personne, un objet.

Et de là, y pénétrer, le décrire, chercher sa source, chercher ses liens.

Prendre une brosse en bois et y extraire le monde, parce qu'elle est en bois et que le bois ce sont des arbres et qu'il fut un temps où il n'y avait pas d'arbre. Il sera peut-être un temps où il n'y aura plus d'arbre. Et cette brosse, juste posée là se tient comme en équilibre dans le temps.

Voilà un exemple sans prétention de cette façon de détricoter et de retricoter l'univers depuis la moindre de ses parcelles.

À la manière des poupées russes, on peut interroger la brique, le béton, le verre. On peut interroger nos manières de table, nos ustensiles, nos outils, nos emplois du temps, nos rythmes.

Faites l'inventaire de vos poches, de votre sac. Interrogez-vous sur la provenance, l'usage, le devenir de chacun des objets que vous en retirez. Questionnez vos petites cuillers.

L'œuvre de Ponge est de cet ordre. Un jour, il nous a offert le mot « objeu ». Objeu, c'est joli. Le mot ouvre l'oreille. L'objet est joué. Ainsi, le « jet » de Winnicott devient un jeu. Jeter n'est pas jouer, mais l'objeu pourrait être un jeu à l'objet perdu.

L'enfant, à l'âge du sevrage, devient capable de jouer à laisser tomber des objets. Il ouvre sa main, il se dessaisit de l'objet. L'enfant joue à jeter, à garder. Il a aussi des objets reliques, des objets fétiches, des objets transitionnels qu'il a institué en lieu et place d'un manque.

Dans l'objeu, l'objet échappe toujours : tout comme dans toute relation d'être, tout comme dans toute relation d'amour. L'Autre n'est jamais entièrement saisi. L'Autre reste celui qui éveille, celui qui surprend, celui qui interpelle.

L'objeu nous parle du monde d'existence 'être'. L'objeu nous invite à laisser jouer en nous ce qui est vu, ce qui est entendu. Le jeu, le jouer, crée l'espace du transport, de la métaphore.

Le jeu est ainsi toujours une rencontre de surprise parce que, comme le rappelle Maldiney : « Le réel est cela même que l'on n'attendait pas ». C'est l'événement, c'est l'avènement de moi avec le monde.

Tel est le message de Ponge : apprendre à voir, à sentir, à entendre, à toucher, à goûter le monde, les autres, les choses, ... Apprendre à les envisager sous l'angle de l'essentiel, à les dévisager dans leur être, à leur ôter ce qu'il y a d'avoir, de possession, de simple consommation dans la relation que nous entretenons avec elles.

C'est aussi le message de Michel Martin⁴ lorsqu'il nous rappelle que : « **Les mots, les images** qui viennent de l'extérieur, inventés, construits par les autres, la littérature, le cinéma et toutes les formes d'art **servent à élaborer nos décors intérieurs, à alimenter nos représentations personnelles en les réinventant...** Et celui qui ne voit pas le monde, à travers les images et les mots du monde, risque bien dans son contentement étroit d'être rejeté du mouvement de la vie, d'être borné à jamais... Il est toujours temps de choisir et de critiquer,

de prendre ses distances et de comprendre. Mais il faut voir et entendre pour comprendre et pour connaître... »

La tradition antique chinoise

La tradition antique chinoise véhicule des modalités de penser différentes de la tradition grecque. Je vous propose avec François Jullien un avant-goût, une simple esquisse, en revisitant quelques concepts du taoïsme et de l'approche confucéenne.

Les noces du réel

Le temps comme occurrence au moment

*« Notre grand et glorieux chef d'œuvre c'est de vivre à-propos. »
Montaigne*

Montaigne est un penseur de l'occurrence. Par cette caractéristique, il est très proche de la pensée chinoise.

Vivre à-propos n'est pas vivre au présent. L'à-propos appelle un accord entre soi et le monde. Vivre hors de propos, c'est vivre hors de saison. La pensée antique chinoise n'a pas pensé le temps. Elle a pensé **le moment shi** perçu à la fois comme **saison** et comme occasion. Le moment (saison et occasion) permet de définir une adéquation qui n'est pas de l'ordre de la connaissance (c'est-à-dire de la captation, de l'appropriation), mais de l'ordre du vivre (de l'existence, de l'être au monde).

Que dit le sage ?

« Quand il convenait de s'engager, il s'engageait. Quand il convenait de se retirer, il se retirait. »

(Confucius)

Ce que définit le sage aux yeux des autres, c'est qu'il épouse **l'opportunité du moment**. Une chose n'est pas bonne ou mauvaise en soi : elle est adaptée ou non au moment. Le sage est aussi capable de se détacher. Analogie au mode 'être'

d'existence où l'arbre met toute son énergie à produire des fruits en sachant se détacher du fruit de son action.

« *"Je n'ai rien fait aujourd'hui."*
« *Quoi, vous n'avez pas vécu ?* »
(Montaigne)

Le « Je n'ai rien fait aujourd'hui » que nous fait dire Montaigne, traduit **l'inquiétude devant le temps**. Le temps qui passe sans que rien, dans ce laps de temps n'y fasse suffisamment **événement**. Ce que rappelle Montaigne, c'est que vivre se suffit comme le moment suffit. L'option que déploie la pensée chinoise – notamment taoïste – à travers une **disponibilité au moment** crée une ouverture au mode 'être' d'existence.

Il s'agit dès lors de faire naître, d'engendrer le moment dans son esprit. Il faut pouvoir **s'ouvrir à l'insouciance** pour **être disponible au moment**. Cette insouciance est offerte par la manière de penser le temps.

« *Quand je danse, je danse, quand je dors, je dors.* »
(Montaigne)

Danser et dormir sont mis sur un même plan. L'un n'est pas préféré à l'autre. Chacun a sa légitimité. Le 'quand' n'est pas le 'quand temporel', c'est le 'quand occurrence', c'est-à-dire : 'quand il arrive que...'

La formule dit simplement que ce qu'il m'arrive de faire, je le fais, je le vis pleinement. Je ne déborde du moment ni par le désir, ni par la pensée, je me garde de le devancer.

Ce moment, dit Montaigne : « Je ne l'écume pas, je le sonde, je plie ma raison à le recueillir, je ne m'y cloue pas, je ne m'y vautre pas, je m'y applique, je le retâte et je m'y tiens. »

Cela signifie que le moment ne se détermine pas par son début et par sa fin comme intervalle et laps de temps. Le moment se spécifie par sa **qualité**. En cela, il s'apparente à la saison. Accueillir le moment, c'est s'ouvrir à la disponibilité. La disponibilité est ce qui crée l'événement, la disponibilité est ce qui en fait un moment inédit.

« Un moment, ça se creuse. »

Un moment n'a pas de début et pas de fin mais il s'ouvre et se referme. Il ne se définit pas par des extrémités mais il se **creuse**. Au lieu de tendre indéfiniment vers la suite, vers la fuite, comme le fait l'hémorragie du temps, un moment se constitue par le fait qu'il se retourne sur lui-même. Il s'écoule. Il prend consistance.

*« On séjourne dans le moment mais on traverse le temps. »
(Expression chinoise)*

*« Si nous courrons vers le futur, c'est que nous manquons
d'être. »
(Plotin)*

La tradition antique taoïste et confucéenne nous invite à trouver la paix dans le moment sans laisser ce moment menacé par l'avenir. Nous retrouvons aussi ce creusement du moment dans la création d'aires transitionnelles et dans l'objeu de Ponge.

Cette inquiétude face au temps qui caractérise tellement notre tradition occidentale se retrouve aussi dans notre littérature et dans notre poésie.

Ainsi en est-il de la rose de Ronsard.

« Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie. »

Ronsard prend appui sur la fugacité du moment présent. Il exhorte à en profiter; il met en valeur l'instant en soulignant sa brièveté, sa précarité et nous invite à ravir l'instant au temps.

Rien de tel dans la tradition chinoise.

*« Un léger esquif accueille un noble hôte
Loin, au loin, sur le lac, il arrive
Face à la balustrade, les quatre côtés des lotus sont ouverts. »*

« Les lotus ouverts » de Wang Wei s'entendent autrement. Le moment n'est pas menacé par le temps. Il n'est pas non plus

hors du temps. Il ne dit rien de fragile ou de fugace. Le moment
occurent est celui qui absorbe en lui tout le réel.

Ce moment, nous le connaissons tous. C'est le moment où nous
accueillons dans notre propre regard ces impressions fugaces,
ces perceptions fugitives à travers lesquelles le monde s'offre à
nous.

La coopération des opposés

Il existe plusieurs façons d'avoir raison

« Un maître rendait justice à deux plaignants.

*Au premier qui exposait son cas, le juge après une longue
réflexion décide de donner raison. Mais quand le deuxième eut
fini de plaider, le juge, encore après avoir longuement réfléchi,
lui donna aussi raison. Aux disciples qui s'étonnaient que le
maître pu donner raison aux deux versions contradictoires
des mêmes faits, le juge répondit, après une nouvelle longue
réflexion, vous avez aussi raison. »*

(« À tort et à raison » Atlan)

*« Une maison est percée de trous et de fenêtres, c'est le vide
qui crée l'habitat. »*

(Lao Tseu)

« Le mot silence offre de la lumière aux autres mots. »

(Yōko Ogawa)

La pensée chinoise nous invite à ouvrir un terme à son autre,
à penser la communauté des opposés. **Il n'y a pas** est à leurs
yeux à la source de l'**il y a**. Cette articulation rend à l'esprit sa
disponibilité. La pensée chinoise invite à déclorer les oppositions
pour percevoir combien chacun des aspects communique avec
son contraire. Il suffit de lever les oppositions et par là libérer
l'existence. Cela vaut entre le pour et le contre, le bien et le mal...

Réduire cet écart que projettent de façon factice les
déterminations est la seule voie pour éprouver à nouveau la
cohérence du nouveau. La coopération des opposés nous
rappelle que le plein n'est pas dans l'objet. L'indifférenciation du

vide permet l'actualisation du plein dans ses diverses formes. Elle nous invite à trouver sa place dans un univers où le vide a aussi sa place. La pensée antique chinoise est en ce sens une pensée de l'intervalle, de l'entre-deux. Avec ce décloisonnement, on touche à la **rencontre**.

Le bonheur – nourrir sa vie

*L'être est d'autant plus en phase qu'il se laisse oublier.
« De faire oublier le pied, telle est l'adéquation de la
chaussure. »
(Confucius)*

La pensée chinoise n'a pas développé l'idée de **finalité**, ni celle de **bonheur**. Le succès est de l'ordre non du **but** mais du **résultat** comme le fruit mûr prêt à tomber. Il a fallu traduire le mot: « but » en chinois moderne pour répondre à l'occidental.

À la préoccupation grecque de **finalité**, la pensée chinoise oppose l'être en phase. **Être en phase** pour faire place à un **assentiment à la vie**.

Cette approche est très loin d'être exhaustive, elle a pour objet de nous interroger pour élargir nos choix. La tradition antique chinoise est une pensée qui relie, qui décloisonne les opposés. C'est une pensée de l'alternance, de la fluidité, de l'occurrence. C'est une pensée de l'être qui selon moi trouve toute sa pertinence dans le contexte actuel de la mondialisation.

Conclusions

« *Un arbre qui tombe fait plus de bruit que toute une forêt qui pousse.* »
(Anonyme)

À notre époque, dans cette société de l'information, il y a beaucoup d'arbres qui tombent avec fracas. Aussi tragiques qu'elles puissent être, les images succèdent aux images sans qu'aucune ne soit plus importante que les autres. Elles se succèdent rapidement pour suivre le destin de tout produit de consommation : la poubelle. Trop souvent, nous ne nous laissons pas toucher. Nous nous blindons, nous *zappons*, nous nous désaffectons. Le *zapping* est presque devenu un nouveau modèle de perception du réel. On *zappe*, on passe d'une chose à une autre sans autre raison que celle de le faire. La pratique du *zapping* dépossède de leurs significations les images qu'elle met à bout. Elle nous conduit à une approche de surface. Elle nous transforme en spectateur de notre propre vie.

Pendant que des millions d'hommes peuvent mourir de faim, les abus les plus odieux se perpétuent pour que soit protégé l'état d'abondance et de richesse. La société technologique est fondée sur ce bien-être factice qui pousse l'individu, comme l'enfant, à penser en guise de consolation qu'il est méritant. Et puis, il y a encore et toujours ces images. Elles tiennent le consommateur en alerte. Leur destin est de disparaître aussi rapidement que les produits se succèdent pour que le besoin de consommer ne faiblisse jamais.

La publicité nous conditionne à penser que le bonheur, c'est d'avoir. Même si l'avoir ne suffit pas. Nous avons compris avec Midas que la possession sans délivrance conduit à la mort. Nous avons appris que la consommation a une fonction de production et non une fonction de jouissance. Nous avons appris que chaque chose, chaque être doit être respecté pour ce qu'il est et non pour ce que nous voudrions qu'il soit.

Dans le mode 'avoir' d'existence, l'humain acquiesce et accepte là où il faut demeurer incertain.

Il connaît les réponses avant que les questions ne soient posées. Il s'enferme dans des rigidités défensives et des jugements.

Il peut aussi apprendre à nourrir sa vie, à accueillir le réel, à maintenir la question ouverte. Il peut voir le monde comme lumineux et énigmatique. Il peut développer des espaces de résonances comme autant d'espaces transitionnels. Il peut creuser le moment, être bâtisseur de sa propre vie et entrer dans l'attitude dialectique du vivant.

L'absolu n'est pas de l'ordre de l'avoir. Il est de l'ordre de la rencontre.

Il est dans notre capacité à donner de la force et de l'importance à ce qui nous touche.

Pour cela, il y a le désir, il y a le souffle (le *Qi* des chinois). Le véritable objet du désir n'est pas nécessairement ce qu'il poursuit à titre d'intention immédiate. Il y a dans le désir une puissance, une force, une volonté qui cherche à se confirmer et à s'accroître. Le désir ne se réduit pas à un désir de l'autre. L'essence du désir n'est pas dans son objet mais dans le sujet qui désire. Désirer, c'est vivre, c'est se laisser toucher, émouvoir, c'est se révolter. Désirer, c'est savoir s'étonner, c'est être saisi. Désirer, c'est faire place à un assentiment à la vie. Le désir nous invite à prendre part, à donner naissance à notre subjectivité, à nous manifester dans des créations singulières de soi par soi.

« Un arbre qui tombe, fait plus de bruit que toute une forêt qui pousse. » Au-delà des tambours médiatiques, Métis chatouille. La forêt pousse.

Il y a quelques jours encore, je me trouvais en bord de mer.
Je me baladais sur la plage, pieds nus dans le sable.
Des coquillages ont chatouillé mes pieds.

Les coquillages traversent ma vie, ils respirent l'enfance.
L'enfance, vous savez cet âge où on touche, on goûte, on vibre
avec tout.

L'âge où les sens s'éveillent.

Les coquillages se laissent oublier pour ressurgir comme ça.

Ces petites coquilles vides peuvent aussi être habitées.

Symboles et signes.

Elles portent en elles l'immensité du réel qui nous entoure.

Je vous offre mes coquillages pour le chemin d'intériorité
qui s'éveillera peut-être en vous.

Objet, objeu, objoie...

« Tout ce qui précède relève d'une manière de penser.

Maintenant, il s'agit de vivre. »

Dernière phrase du livre de Camus, *Le Mythe de Sisyphe*,
1942.

Je vous remercie.

Bibliographie

- Baudrillard, Jean, (1970/1974), *La Société de consommation, ses mythes, ses structures*, Paris, Gallimard (réédition par Folio Essais en 1996)
- Fromm, Erich, (1978), *Avoir ou être: un choix dont dépend l'avenir de l'homme*, traduit de l'américain par Théo Carlier, postface de Ruth Nanda Anshen. Paris, Laffont.

Notes

1. Je me réfère ici au grand Autre au sens Lacanien du terme. L'Autre réel.
2. « a » initiale du mot « autre » désigne chez Lacan, le « petit autre », le semblable, l'objet imaginaire du désir. L'objet « a » est la cause du désir. « A » est le « grand Autre », c'est-à-dire, l'Autre réel, l'Autre symbolique. La cause du désir sera de mettre au compte de l'Autre l'objet perdu. Objet perdu que l'on tentera de récupérer par le fantasme.
3. « Aliéné » est à entendre dans le sens étymologique de ne plus s'appartenir, de devenir la possession d'un tiers.
4. Lors de sa conférence à l'Université d'été de l'AIGS (Association Interrégionale de Guidance et de Santé), en 2000.

Intéressé.e par :

- d'autres publications ?
- des ateliers ?
- des formations ?
- des interventions ?
- des accompagnements ?

**Centre de Dynamique
des Groupes et d'Analyse
Institutionnelle ASBL**

→ Parc Scientifique du Sart Tilman
Rue Bois Saint-Jean, 9
B-4102 Seraing
Belgique

www.cdgai.be

+32 (0)4 366 06 63

info@cdgai.be

La place du manque dans une société de consommation

Le manque : éveil d'intelligence,
chatouille du désir, chatouille de l'âme...

ISBN 978-2-39024-111-9



9 782390 241119

*Ce livret est un outil d'éducation permanente réalisé
avec le soutien du Ministère de la Fédération Wallonie-Bruxelles.*

Couverture: *Rigolette cherchant à se distraire pendant l'absence de Germain*
Par Joseph-Désiré Court (1844) - Musée des Beaux-Arts de Rouen

